



**Le coq du clocher protestant
de la Robertsau**

Le coq et le Diable

Vous êtes vous déjà demandé pourquoi le sommet de nos clochers est couronné d'un coq métallique ?

L'explication classique fait référence au coq qui a chanté trois fois au moment où Saint Pierre a renié le Christ. Pour comprendre sa présence, il convient en fait de se replonger dans l'histoire des mentalités.

Voici ce qu'écrivait en 1020 l'évêque Burchard de Worms, lorsqu'il essayait d'éradiquer les vieilles croyances païennes :

« As-tu cru ce que certains ont l'habitude de croire : lorsqu'ils ont l'occasion de sortir quelque part avant la lumière du jour, il n'osent sortir, disant que c'est le matin, et il n'est pas permis de sortir avant le chant du coq : il est dangereux de le faire parce que les esprits impurs ont plus de pouvoir de nuisance avant ce moment. Le coq, par son chant, serait plus puissant pour les bannir ou les affaiblir, que cet esprit divin que l'homme tire de sa foi et du signe de croix. ». (1)

Il est clair qu'à l'époque de Burchard, le coq ne contient pas de symbolisme chrétien. Il aurait suffi à l'évêque de le rappeler, alors qu'il le bannit comme une superstition païenne.

Il faut donc se résoudre à voir dans sa présence sur une église une protection pour les fidèles, une concession faite à leurs vieilles croyances. Le christianisme a fait bien d'autres compromis de cette espèce avec la religiosité traditionnelle des populations.

La croyance dans le pouvoir protecteur du coq apparaît également dans une illustration du *Krütterbuch* de Jeronymus Bock, édité et réédité à Strasbourg à partir de 1539. L'auteur



prétend présenter des plantes, mais il ne manque aucune occasion pour signaler aussi leur symbolisme. Ici, on a affaire au buis (*Buchsbaum*), que l'on employait pour faire des haies, et auquel on attribuait un pouvoir protecteur contre les démons (2).

Or, on voit ici, associé au buis, un coq en train de faire fuir un tel esprit malin.

La fonction protectrice du coq était présente dans tous les esprits, au point qu'on l'intégrait à l'organi-

sation des pans de bois des maisons. Les pièces obliques présentent souvent une incision que l'on appelle « crête de coq ». Elle est censée protéger la maison contre l'action du Diable (3). Ce que l'on voulait, c'était en quelque sorte que l'animal chante éternellement.

Une maison ancienne était en effet protégée contre l'action du Malin ou de ses agents par toutes sortes de symboles ou dispositifs. Dans un registre chrétien, on peut trouver une inscription rappelant que la maison est dans la main de Dieu. Mais il existait aussi tout un symbolisme magique. Ainsi, une colonne d'angle sur laquelle on sculptait des flammes ne pouvait plus brûler, puisqu'elle était *déjà* en feu. Les fameux balais de sorcières qui fermaient les soupiraux devaient de même empêcher les démons de pénétrer dans les celliers. Le pentacle ou *Drudenfuss* avait également une fonction de protection (4).



Une crête de coq sur une des façades de la Rue Mercière de Strasbourg.

Voici une autre illustration de cette croyance au pouvoir protecteur du coq. En 1486, en réponse au *Maillet des sorcières* de Heinrich Kramer, un juriste autrichien, Ulrich Molitor, publie un *De Lamiis*, illustré de gravures inspirées des croyances de son époque (5).

Sur celle-ci, on voit deux sorcières en train de fabriquer toutes sortes de maléfices. Ainsi, au-dessus d'elles un nuage chargé de grêle s'apprête à éclater. Mais elles sont aussi sur le point de plonger dans la marmite infernale un coq et un serpent.



Le serpent a visiblement une signification sexuelle : la sorcière qui va le cuire s'apprête à frapper un homme d'impuissance.

Le coq, lui, doit de même être neutralisé pour que les sorcières puissent se livrer à leurs vilénies.

On distinguait généralement le coq roux, maître de basse-cour et gardien des lieux, et un coq noir, considéré comme maléfique. Sur l'image de l'herbier, c'est bien le premier qui chasse le démon, et sur l'illustration de Molitor, c'est un coq roux qu'il s'agit de

neutraliser (6).

Le chant protecteur du coq, nous en retrouvons des échos dans l'histoire antique. Quiconque a fait ses humanités sait que les Romains faisaient un jeu de mots entre « Gaulois » et « coq ». Les deux se disaient en effet *gallus* (7).

Ce mot est à rapprocher d'une racine indo-européenne qui signifie « appeler », et en celte, « coq » se disait *caliacos*, « celui qui appelle », entendez « qui appelle le jour ». Or, chez les Germains, la nuit était annoncée par le rossignol, *Nachtigall*, littéralement « qui appelle la nuit » (8).

Dans l'imaginaire des anciens Européens, la nuit, domaine des esprits, était-elle ouverte puis refermée par le chant de ces deux oiseaux ? Rappelons à ce propos que chez les Germains et les Celtes, l'écoulement du temps ne se comptait pas en jours, mais

en nuits. D'où, en anglais, par exemple, le mot *fortnight*, « quatorze nuits » pour deux semaines. Quel rôle symbolique faut-il alors attribuer à ces deux oiseaux ?



Nous terminerons ce tour de basse-cour avec une gravure du célèbre Hans Sebald Beham, qui a travaillé au début du 16^e siècle. Dans une belle scène représentant une fête villageoise, on voit ceci : un mât couronné d'une petite plateforme décorée de végétation. En son milieu trône un coq entouré de fanions représentant probablement des villages. Un jeune homme a entrepris de grimper au mât.

D'habitude on escalade un mât de cocagne, d'où pend de la nourriture. En fait, ici, l'audacieux doit se saisir du coq. S'il y parvient, il prive plusieurs villages de sa protection symbolique. Il pourra

ensuite le monnayer contre des victuailles (9).

On est ici dans la zone danubienne, loin de l'Alsace, mais l'animal a semble-t-il gardé ses attributions. Après tout, le coq comme réveille-matin et gardien d'un territoire se retrouve aussi bien chez les Athéniens du 5^e siècle que chez les Celtes. La « magie » attachée au coq est simplement issue de l'observation quotidienne de l'animal. Et c'est cela qui le rattache, non pas au discours chrétien, mais au monde du symbolisme populaire.

Pierre Jacob

Notes

(1) : KORS, Alan, Charles, PETERS Edward, *Witchcraft in Europe, 400-1700, A documentary history*, Philadelphia, 2001, p. 65-66.

(2) BOCK, Jeronymus, *New Kräuterbüch*, Strasbourg, 1539. Le premier tirage n'était pas illustré, les suivants le seront. Bock est le premier depuis Théophraste à classer les plantes autrement qu'en ordre alphabétique. Cette attitude déjà « scientifique » n'empêche pas l'auteur d'ajouter des éléments de magie populaire.

(3) RUCH, Maurice, *La maison alsacienne à colombage*, Strasbourg, 1977, p. 110-111.

(4) Une colonne d'angle avec pentacle est visible à Strasbourg derrière l'œuvre Notre Dame sur une maison datée de 1672.

(5) MOLITOR, Ulrich, *De lamiis et pythonicis mulieribus*, Spire, 1489. Réédition : *Von Hexen und Unholden, Ein Christlicher nutzlicher und zu disen unsern gefährlichen Zeiten notwendiger Bericht*, traduction Conrad Lautenbach, Hunawehr, 1575.

(6). Un autre moyen de chasser le Diable était la sonnerie de cloches. On comprend que lorsqu'en 1572, à Rosheim, la foudre fait fondre les cloches, la population y voit l'action du Diable et cherche des coupables. FRIESE, J., *Historische Merkwürdigkeiten des ehemaligen Elsasses aus den Silbermann'schen Schriften gezogen*, Strasbourg, 1604, p. 107.

(7) SEIGLE, Michael, « Le coq gaulois et le coq des Gaulois : mythes et réalité », *Anthropozoologica* 51 (2), p. 115-125.

(8) Latin *calare*, qui a donné *nomenclator, kalendae, calendarium*, etc. cf. anglais *to call*. Alsacien *galle* « hurler ». X. DELAMARRE, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, 2003, p. 98. *Nachtigall* est apparenté à *Galsterer*, « incantateur ».

(9) BEHAM, Hans Sebald, *Das grosse Kirchweihfest*, imprimé en 1539. En 1534, le même a illustré un texte de Hans SACHS, *Der Nasentanz zu Gimpelsbrunn*. On y voit un coq au sommet d'un mât, dominant une fête populaire.

